

Les Inrockuptibles – 8 au 14 novembre 2017

Un moment de flottement

Pour sa première exposition monographique en France, l'Écossaise Karla Black donne à voir des œuvres qui défient la gravité.

DANS LES ANNÉES 1970, UNE PUBLICITÉ TÉLÉVISÉE pour une marque de papier toilette mettait en scène un bébé se relevant de son pot et faisant don à sa mère d'un rouleau rose déroulé, au terme d'une longue marche dans l'appartement. C'est un même genre d'offrande, proche d'un fétiche, qui s'expose au Palais des Beaux-Arts de Paris, dans l'immense salle Melpomène.

L'artiste Karla Black, née en 1972, installée à Glasgow, enfin exposée à Paris dans le cadre du Festival d'Automne, joue avec le volume monumental de l'espace à travers une installation-sculpture à la mesure du lieu sacré, où exposèrent en leur temps Manet, Ingres ou Delacroix : une cascade simple et saisissante, dont l'eau frémissante est remplacée par la légèreté flottante de dizaines de rouleaux de papier toilette dégringolant du plafond haut de 15 mètres, s'écrasant dans une poudre de plâtre et une poussière de craie.

Autant que celle d'une chute d'eau, c'est l'image d'une forêt de lianes, proche d'une clairière, qui s'impose à l'œil ébloui par la manière dont une matière physique souple et lascive s'ajuste à la densité d'un volume gigantesque, dominé par les couleurs rose pâle et vert pistache.

En tournant autour de la sculpture comme on tourne autour d'un corps vivant en cage, ou en la regardant en plongée depuis le premier étage, le visiteur se livre à la contemplation d'un paysage flottant aussi brut dans sa composition que sophistiqué dans l'agencement de ses éléments. Chacun projette ses propres rêves dans le spectacle évanescent de rouleaux suspendus, tombant du ciel comme de la neige à Noël.

La puissance hypnotique de la sculpture procède d'abord du sentiment de faire face à un paysage naturel, comme si errer dans les rouleaux de papier allait de soi lorsqu'ils déploient leur potentiel esthétique (plutôt que pratique). Situait son travail *"à la lisière de la peinture, de l'installation et de la performance"*, Karla Black tire la sculpture vers une forme qui échappe à la gravité de la matière qui la nourrit. C'est dans ce flottement entre le lourd et le léger que se déploie son geste artistique, miraculeux dans l'équilibre fragile qu'il invente entre des éléments bruts et des environnements féeriques. J.-M. D.

Karla Black Jusqu'au 7 janvier 2018, Palais des Beaux-Arts, Paris VI^e

Expos



Courtesy (Selene, Giulia, Captain, Colapes, Galleria Borghese, Corfess, Milan, Stuart Shaw/Modern Art, London and David Zwirner, New York/London © Simon Vogel

Beaux Arts – Novembre 2017

FIAC 2017 | NOS ARTISTES COUPS DE CŒUR



Karla Black

La plus délicate

David Zwirner, New York-Londres.



«Je veux faire des œuvres qui soient naturelles, comme on l'entend d'un arbre, d'une rivière ou d'une colline. L'expérience matérielle doit être bouleversante, comme peut l'être un paysage inhabité». Ainsi Karla Black évoque-t-elle son travail, tout de souffle et de délicatesse. Poudre cosmétique, talc, gel ou savon, fard à paupières... De biennale en biennale, l'artiste écossaise déploie ses fragiles installations, réalisées à partir de matières peu communes, destinées d'ordinaire à disparaître. Elle les magnifie en paysages aux harmoniques délicates, composant un royaume de pastel. Son nuancier va du vert opalescent au rose layette, en passant par toutes les variétés de blanc. Dès qu'on entre dans son univers, on se sent fragile à son égal, comme si cet équilibre menaçait à tout instant de rompre. «La sculpture vous ancre dans une réalité matérielle, souligne l'artiste. C'est une absorption, elle vous enrachine ici, dans le monde.» Formée à l'école d'art de Glasgow, dont sont issus Douglas Gordon et Jonathan Monk, Karla Black s'est vite constitué un monde à elle. Il sera mis en lumière cet automne à Paris, où la plasticienne réalise deux expositions à l'invitation du festival d'Automne, aux Beaux-Arts et aux Archives nationales. Deux décors impressionnants, qui devraient fondre devant la délicatesse de cette œuvre, à caresser comme un épiderme aimant. **E.L.**

Vue de l'exposition
«Scotland + Venice»,
pavillon écossais de Venise
(Palazzo Pisani) en 2011.

**Julien C
Julien C
Ker-Xav**

2017, photo
de 9 tirage
12 ex. num.

Les camaïeux vibrants de Karla Black

Pour la première fois en France, deux lieux permettent de découvrir les œuvres de la plasticienne écossaise

Visiter une exposition comme on traverse un paysage. Chercher les lignes de fuite, caresser les dunes, attendre qu'une lumière tombe... Telle est l'invité de la plasticienne Karla Black, qui investit deux sites à l'occasion du Festival d'automne : le Musée des Archives nationales et les Beaux-Arts de Paris. Cette jeune Écossaise qui, depuis son Glasgow natal, a conquis le monde des musées et centres d'art, de l'Italie aux États-Unis, réalise-t-elle des sculptures, des installations, des toiles évanescences ? Non, vraiment, il s'agit plutôt de micro-paysages. Environnements nés sur une terre où régneraient le pastel et mille nuances de blanc, poudre, talc, chair. *« Je veux faire des œuvres qui soient naturelles, comme on l'entend d'un arbre, d'une rivière ou d'une colline, commente-t-elle. L'échelle des œuvres est un élément important. L'expérience matérielle doit être bouleversante, comme peut l'être un paysage inhabité. »*

Quand d'autres taillent le marbre, le granit ou l'albâtre, Karla Black a choisi dès ses débuts d'étranges matières premières : savon, coton, fard à paupières, poudre cosmétique, huile, papier toilette, gel ou crème, elle s'em-

pare de tout ce qui semble fait pour s'évanouir plutôt que pour durer. Textures évanescences, pigments fragiles... Avec eux, la nommée (malheureuse) au Prix Turner 2011 compose des installations qu'un souffle de vent suffirait parfois à ravager. Pourtant, elles suffisent à submerger le corps et l'esprit du visiteur. *« La sculpture vous ancre dans une réalité matérielle, soutient-elle. C'est une absorption, elle vous enracine ici, dans le monde. Je ressens également cela à l'extérieur, lorsque je contemple un paysage. »*

Harmoniques vert pistache

C'est à la Biennale de Venise de 2011 que s'est d'abord fait remarquer cette jeune femme, née en 1972 et diplômée du département de sculpture de la Glasgow School of Art : au Palazzo Pisani, où elle représente l'Écosse, elle envahit chacune des salles de ses rosées en digressions de Cellophane, de ses harmoniques vert pistache dispersées au sol, de ses épiphanies de craie broyée. Sur la poudre au sol flottent des cadres fantômes comme le souvenir de peintures arrachées à la surface. Soit l'union du baroque vénitien et d'une sensualité toute contemporaine. Certes, les formes paraissent

strictement géométriques : rectangle au sol, rectangle en suspens au plafond. Mais leurs nuances de rose donnent une infinie fragilité à ces structures rigoureuses, pour en faire des plaines d'épiderme. Son art est ainsi, tout en pulvéulence, teintes discrètes qui

**Savon, coton, fard
à paupières, gel,
elle s'empare
de tout ce qui
semble fait pour
s'évanouir**

irradient sans ostentation, pour mettre l'espace en vibration.

À l'occasion de cette première invitation parisienne, Karla Black joue sur un double registre. Aux Archives nationales, elle a choisi d'investir cette merveille rocaille que sont les salons de l'hôtel de Soubise. Elle fait dialoguer ses chapelets rosés et ses écailles de papier poudré avec les boiseries

rococo des salles rondes de l'hôtel particulier datant du XVIII^e siècle. À la salle Melpomène des Beaux-Arts de Paris, elle fait un écho discret à la somptueuse collection de moulages en plâtre que recèle l'école. Mais le plâtre dont seront faites ses œuvres à elle sera, lui, réduit à l'état de poudre. *« D'une certaine manière, j'aime ralentir le potentiel intrinsèque du matériau, ne pas libérer cette vie qu'il peut avoir à un certain moment, résume-t-elle. J'essaye de maintenir la peinture dans un état qui ne sèche pas et le plâtre dans un état qui ne se solidifie pas. »* C'est sa façon à elle de ne pas tuer l'œuvre. *« Il m'a toujours semblé qu'une fois le plâtre solidifié, l'œuvre est alors un peu morte, poursuit-elle. En particulier pour les personnes qui la regardent, et qui n'ont plus la possibilité de se plonger au cœur du matériau, même de manière mentale. »*

Renouveau de l'art pauvre : ainsi a-t-on souvent qualifié son œuvre, la rapprochant de celle de Guillaume Leblon, Gyan Panchal et autres enfants lointains de l'arte povera italien, qui utilisent eux aussi d'humbles matières premières. Mais cette pauvreté n'est qu'apparente, riche des mille nuances de Black. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Les Inrockuptibles Supplément – 30 août 2017

Arts plastiques



Karla Black, *The Possible Prevalis*, 2017 (détail), Museum Dhondt-Dhaenens, Duffel (Belgique). Photo: Simon Vogel, Cologne. Courtesy: Galerie Cassin, Cologne; Stuart Shave/Modern Art, London; David Zivner, New York/London.

L'art de l'antiforme

Première exposition d'envergure en France pour la plasticienne écossaise **KARLA BLACK** et ses installations à la fois abstraites et incarnées, monumentales et délicates.

LE TRAVAIL DE SCULPTURE

de Karla Black repose sur un choix esthétique minutieux : celui précisément de ne pas choisir. Née en 1972, l'artiste basée à Glasgow a développé un langage plastique immédiatement reconnaissable. Poussière de craie, poudre de plâtre,

vaseline, cosmétiques en tous genres, papier toilette en cascade ou cellophane froissé sont déclinés dans une palette de couleurs pastel – des “presque couleurs”, précisera-t-elle, tout comme ses sculptures sont des “presque sculptures”.

Déliçates et évanescences, sensuelles et haptiques, ses pièces se répandent

au sol ou bien dégringolent du plafond. Tout se casse la figure et, en même temps, atteint à un équilibre transitoire, comme éternellement suspendu entre deux états, défiant les lois de la gravité par l'impression de chute ou d'éparpillement recommencé mais jamais abouti. Car la décision

Arts plastiques

de Karla Black en question, pivot de ses œuvres et moteur de ses recherches, est précisément celle de ne pas figer la forme. D'arrêter le processus à un stade si précoce que tous les possibles, toutes les formes en devenir, sont encore contenus dans la matière quasi brute qu'elle se contente d'orienter selon quelques lignes de force à la manière d'une ébauche tracée en trois dimensions.

“Depuis le début de ma carrière, j'ai toujours cherché à me confronter à un problème spécifique. Ce que je cherche à atteindre à travers mes œuvres, c'est la manière dont on pourrait donner un état ou une structure à la matière brute et non informée qui existerait sans détruire l'énergie, la vie et l'ouverture à tous les possibles que contient déjà la matière. Il s'agit de tenter de faire rentrer tout le désordre et le chaos du moment de la création dans l'arène du monde de l'art d'aujourd'hui : le musée, la galerie commerciale, la foire, la biennale ou encore le festival”, précise-t-elle. En cela, on songe à des artistes comme Franz West, Eva Hesse ou Robert Morris, eux aussi engagés dans la quête d'une antiforme pourchassée avec une minutie extrême.

Sélectionnée pour représenter l'Écosse à la 54^e Biennale de Venise en 2011, nommée dans la foulée pour le prestigieux Turner Prize, son travail reste relativement confidentiel en France. Hormis quelques participations à des expositions collectives – dont *Pour un art pauvre (inventaire du monde et de l'atelier)* au Carré d'art de Nîmes ou *Tableaux* au Magasin à Grenoble –, sa participation au Festival d'Automne à Paris constituera, pour beaucoup, une première rencontre avec des œuvres qui exigent, impérativement, d'être expérimentées dans l'espace réel. “Je souhaiterais que mon exposition à l'École des beaux-arts de Paris soit une fenêtre ouverte sur l'ensemble de ma pratique, où les spectateurs puissent découvrir un esprit aux prises avec la sculpture.” Et de préciser : “Il y a plusieurs perceptions possibles de l'espace. Depuis l'espace principal, l'impression

est celle d'une seule pièce monumentale. Mais perçue depuis le centre, celle-ci se diffracte en plusieurs structures et formes, révélant des zones d'expérimentation, de désintégration et d'abandon. Tout ça dans des tonalités rose et blanche.”

Aux Beaux-Arts de Paris donc, mais aussi lors d'un second volet aux Archives nationales où elle présentera “une pièce au sol en poudre blanche, mise en regard avec des volants de papier toilette blancs parsemés d'accents bleus et dorés dans la salle circulaire et de plus petits détails faits de gelée de pétrole et de peinture dans les vitrines, près de l'entrée”. Un panorama qui permettra d'aborder à bras-le-corps un travail abstrait et incarné, bien décidé à briser avec le culte occidental non seulement de la figure, mais aussi, dans les travaux plus récents inspirés de la veine conceptuelle, du langage.

Car chez Karla Black, la communication cède la place à la communion : avec la couleur, la forme, la matière : “Le fait qu'il n'y ait pas de forme en tant que telle dans mon travail découle d'une décision délibérée. Pour moi, la représentation renvoie au symbole et à la métaphore du langage – dont je cherche précisément à m'émanciper. J'entretiens une relation beaucoup plus directe au monde physique. Bien sûr, les regardeurs apportent leurs propres expériences dans leur appréhension des œuvres, et cela, je l'accueille : je ne cherche pas à contrôler les interprétations a posteriori de chacun, mais c'est surtout de mon côté, au niveau du processus créatif, que j'essaye d'évacuer toute intention explicite ou toute connotation culturelle préalable. Je me sens beaucoup plus proche d'un processus primitif, naturel, quasi animal, brut et ouvert.” Ingrid Luquet-Gad

Karla Black du 20 octobre au 20 novembre aux Archives nationales, Paris III^e, tél. 01 40 27 60 96, www.archives-nationales.culture.gouv.fr; et du 20 octobre au 7 janvier aux Beaux-Arts de Paris, Paris VI^e, tél. 01 47 03 50 00, www.beauxartsparis.fr

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com